

Présentation Le voyage total

Laurent Mailhot

Volume 21, numéro 3, hiver 1985

Jacques Poulin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036864ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036864ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mailhot, L. (1985). Présentation : le voyage total. *Études françaises*, 21(3), 3–5.
<https://doi.org/10.7202/036864ar>

PRÉSENTATION

Le voyage total

Jacques Poulin a une place à part — non loin de Gabrielle Roy ou de Réjean Ducharme — dans le roman québécois contemporain. Pas bavard, peu prolifique (six livres depuis 1967), Poulin n'encombre pas l'institution littéraire de son personnage, de ses interventions publiques. Il y est présent par quelques prix, par l'attention de certains critiques¹, par la fidélité de ses lecteurs depuis *Jimmy* (1969) et surtout *les Grandes Marées* (1978). «Parmi les écrivains qui comptent, dans le Québec d'aujourd'hui, Jacques Poulin est probablement celui sur lequel on a écrit le moins d'articles, d'études, de thèses», notait Gilles Marcotte² il y a quelques années.

Jacques Poulin, en ce sens, serait l'anti-VLB. Mais lui aussi, comme l'auteur de *Jack Kerouac* et de *Monsieur Melville*, rêve d'écrire «le grand roman des Amériques». Rêve-t-il ou l'écrit-il? Les références sont aussi explicites chez Poulin que chez Beaulieu. Ce sont, cette fois, Hemingway³, Salinger⁴, Steinbeck, Richard Brautigan, Kurt Vonnegut Jr, auxquels s'ajoutent les bandes dessinées, la Bible, les cartes géographiques, l'histoire, la tradition orale blanche et amérindienne. Au milieu des coupures de journaux, des dictionnaires, des livres spécialisés et des «histoires spéciales», quelque chose — quelqu'un — se cherche et cherche à se dire dans les récits (plutôt que romans) de Poulin.

1 De l'éphémère revue *Nord* (2, 1972) à *Québec français* (34, mai 1979), brièvement, en passant par Réginald Martel (*la Presse*), François Ricard (*Liberté*)

2 «Lisez Jacques Poulin, faites de beaux rêves!», *le Devoir*, 12 mai 1979, p. 23

3 Voir Sylvie Choquette, «L'archétype du temps circulaire chez Ernest Hemingway et Jacques Poulin», *Études littéraires*, 8 1, novembre 1975, p. 49-67

4 «[] L'histoire que j'aimerais écrire, ça ressemblerait au *Vieil Homme et la mer* d'Hemingway, à cause de la simplicité, à l'*Écume des jours* de Boris Vian à cause de la tendresse, à *Nous autres les Sanchez* de Catherine Paysan, à cause de la chaleur humaine, et à l'*Attrape-cœur* de Salinger pour les trois raisons que je viens de dire» (Jacques Poulin, dans l'«Entrevue» à *Nord*, 2, 1972, p. 10)

«Cette œuvre d'apparence si légère se révèle hantée, traversée, par la problématique essentielle de la modernité. Par sa forme, plus encore que par ses thèmes, elle dit que la parole, l'écriture, comportent les risques les plus graves parce qu'elles ne reposent plus sur aucune convention, aucune tradition⁵.» «Je m'explique» et «Je mentais», dit à la fois le narrateur de *Mon cheval pour un royaume*, qui s'avoue incapable d'«interpréter les signes» : suicide et testament (sur un bout de papier froissé, déchiré) d'un vieux caléchier de Québec. Tous les «commis aux écritures» de l'œuvre de Poulin, tel Amadou dans *Faites de beaux rêves*, sont renvoyés à leur solitude, à leur interrogation sans fin. Sont-ils adultes ou enfants? Ils mentent comme ils respirent, mais leurs mensonges ont une fin (au double sens du terme). Jimmy dérive de l'enfance à la mer, TDB d'île en île. Au bout de sa route — la piste de l'Orégon —, le conducteur de *Volkswagen Blues* voyage encore. Avec ou sans Théo (Godot? Van Gogh, le frère de Vincent?).

Les livres de Jacques Poulin sont remplis de rêves, de mythes (la Genèse et le Déluge, l'Androgyne), de jeux, de projets, et de «morceaux de réel» : fiches signalétiques et portraits sur le vif, mini-descriptions et précisions triviales, avis, avertissements, annonces, affiches, fac-similés, modes d'emploi et recettes culinaires, inventaires, énumérations, questionnaires, définitions, équations, dessins, photos, cartes postales, posters. Le monde est là, par bribes, par reflets (publicitaires, journalistiques, commerciaux, touristiques). Le monde, ou du moins ses marques, ses étiquettes, ses signes, ses sigles. Le monde est chiffré et pourtant indéchiffrable, sans totalité, ni somme. Des «histoires spéciales», inventions, lectures, légendes, en rendent compte d'une façon inchoative, parcellaire. A un autre niveau, le texte lui-même — non plus l'Auteur comme personnage, lecteur et producteur — crée et interroge sa propre tâche. Où va le récit des récits? Où va la vie? Où va la mort, «douceur absolue»? Où sont la fin et le commencement du voyage?

«UN MOT VAUT MILLE IMAGES», proclame *Volkswagen Blues*. Mais les mots doivent s'insérer entre les images, les défaire, les refaire. Et le récit doit se construire avec et contre les mots, par-delà les «histoires de zouaves». Tant de dictionnaires, de livres, de traditions, et il faut toujours recommencer à pied d'œuvre. L'«histoire de l'écriture» est un vieux coffre pourri (dans *les Grandes Marées*) à vider, à remplir, à imaginer de nouveau. Il y a toujours une *Île au trésor*, un mirage, une utopie, un souvenir de

5. Gilles Marcotte, *loc. cit.*

lecture, d'enfance, une aventure à vivre (à mourir) dans l'écriture
Le voyage est ici, maintenant

Gilles Marcotte s'interroge sur les fins — sans fin — et les commencements des histoires par les romanciers fictifs et autres «commis aux écritures» de Poulin. Ce faisant, c'est la fragilité — la précarité, l'«insoutenable légèreté» — d'un certain type de roman contemporain qu'il touche. Giacomo Bonsignore résume et commente les réflexions sur l'écriture (et l'écrivain) partout présentes dans l'œuvre de Poulin. Jeanne Demers nous introduit au romancier comme «conteur de la tribu», télégraphiste de messages fondamentaux, urgents et différés à vous. Pierre Hébert étudie la constitution et les variations de l'espace chez Poulin de la représentation de l'espace (motif, contrepoint) dans les quatre premiers romans à l'espace (organisateur) de la représentation dans les deux derniers. Maurice Lachance réécoute l'œuvre de Poulin à travers ses bruits de fond et à partir de certains principes de la théorie de la communication. Ginette Michaud se sert moins du postmodernisme pour lire Poulin que de l'œuvre elle-même pour apprendre, enfin, «quelque chose de précis» sur ce concept inévitable en l'occurrence. La lecture «américaine» de Jonathan M. Weiss passe aussi bien par l'Eveline de Gabrielle Roy que par le Charley, trop peu connu, de Steinbeck, la «frontière» de Jack Waterman et des autres porte-plume de Poulin est, à l'Ouest comme à l'Est, moins la peur que le silence de la mort. Pierre Filion, plutôt qu'une interview, fait le portrait (l'autoportrait) de Jacques Poulin en marcheur de/à l'écriture, pas à pas, phrase par phrase. Un extrait du «Journal de la Grande Sauterelle», non retenu dans *Volkswagen Blues*, complète ce circuit partiel dans un voyage total.

L M

Liste des sigles

- MCPR* *Mon cheval pour un royaume*, Montréal, Éditions du Jour, 1967
J *Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour, 1969
CBB *Le Cœur de la baleine bleue*, Montréal, Éditions du Jour, «Le petit jour», 1971
FBR *Faites de beaux rêves*, Montréal, Éditions de l'Actuelle, 1974
GM *Les Grandes Marees*, Montréal, Leméac, 1978
VB *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, «Littérature d'Amérique», 1984